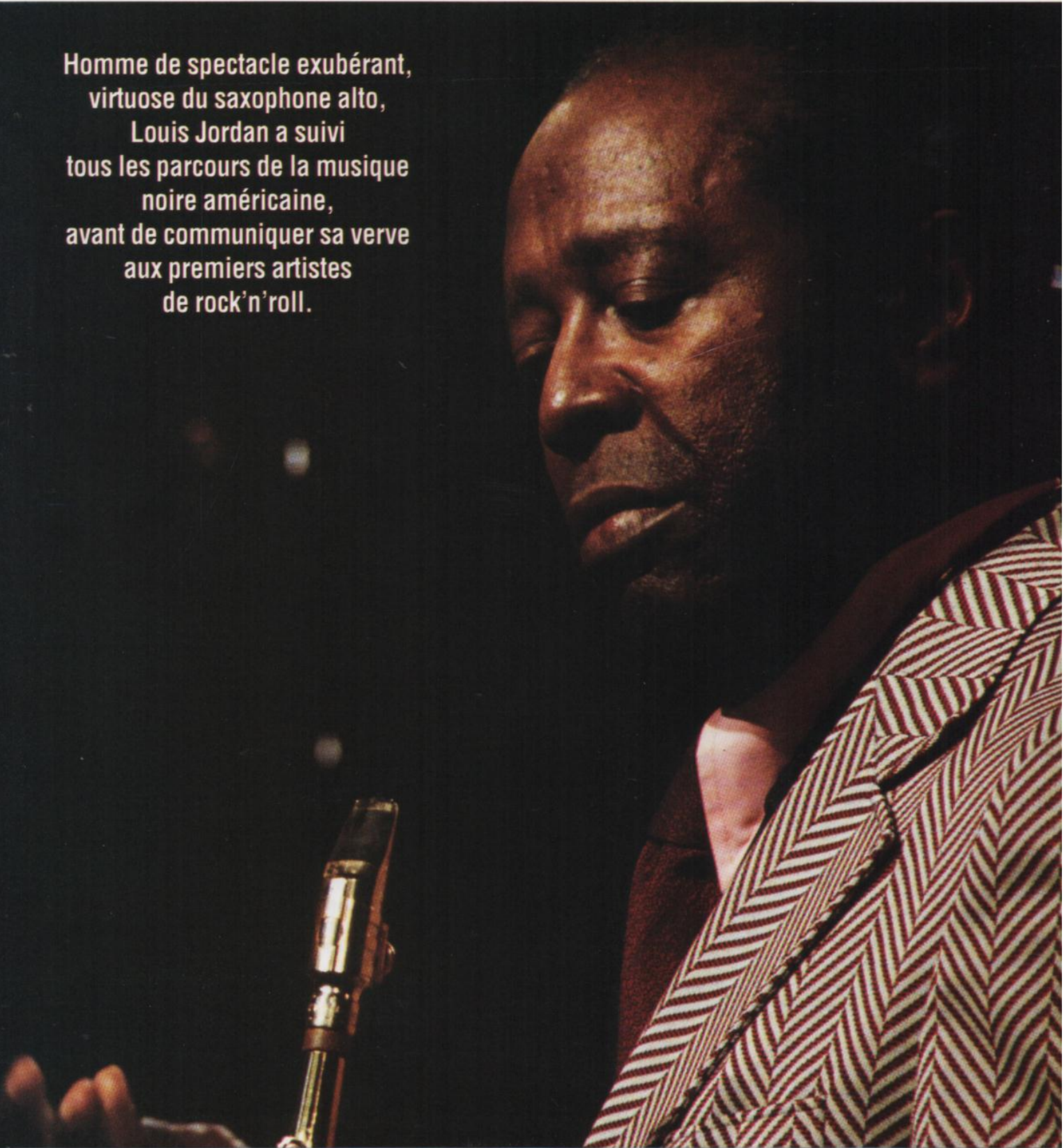


Louis Jordan

Homme de spectacle exubérant,
virtuose du saxophone alto,
Louis Jordan a suivi
tous les parcours de la musique
noire américaine,
avant de communiquer sa verve
aux premiers artistes
de rock'n'roll.





Cinéma américain et culture noire

▲ Richard Rountree dans « Shaft », un film dont la musique est signée Isaac Hayes.

► Louis Jordan, vedette de « Meet Miss Bobby Socks ».

▼ Au début des années 60, Hollywood ne donne encore aux Noirs que des rôles stéréotypés, ici dans « The Sims Of Rachel Caze ».

Films prétextes

Comme Joe Glaser, qui a fait de Louis Armstrong une star internationale, le producteur Berle Adams a très tôt compris que la réputation de son poulain Louis Jordan pouvait dépasser les frontières de la communauté afro-américaine. Adams a su imposer l'image du chanteur par le biais de la publicité, mais aussi du cinéma, à une époque où la télévision était encore balbutiante.

Jordan débute à l'écran en 1943 avec *Follow The Boys*. Ce long métrage destiné aux troupes américaines en guerre présente divers chanteurs aux côtés de comédiens réputés comme Jeannette MacDonald et George Raft. Le succès rem-



porté est tel que le saxophoniste est invité à renouveler l'expérience un an plus tard, cette fois avec *Here Comes Mr. Jordan*, puis surtout *Meet Miss Bobby Socks* qui lui donne l'occasion de graver une série de duos avec Bing Crosby. Viendront ensuite les longs métrages *Beware, Reet, Petite And Gone* et *Look Out Sister* conçus pour mettre en valeur le répertoire vocal de Jordan.

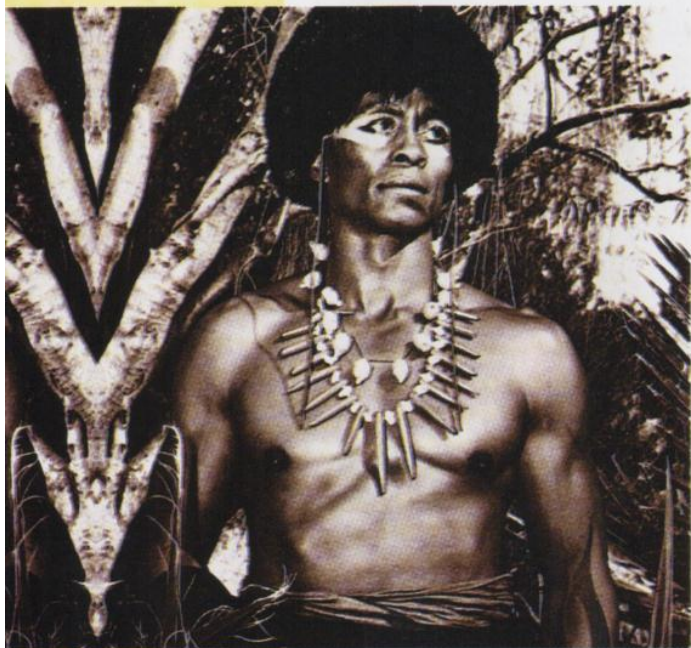
Mauvais rôles et clichés réducteurs

Jordan n'a pas été le seul musicien noir à séduire Hollywood. Louis Armstrong, Ethel Waters, Mahalia Jackson ont participé à des productions cinématographiques. D'ailleurs, dès le début du siècle, le septième art avait mis en scène des Noirs en les repré-

sentant toujours en sauvages dans la jungle ou en serveurs braves, fidèles et bêtes. L'avènement du parlant a modifié les choses. Apprécies pour leurs talents musicaux – selon le vieux cliché raciste qui veut que les Noirs aient le rythme dans la peau –, ils sont mis à contribution pour chanter le blues dans les champs de coton ou pour danser dans un Harlem de carton-pâte. Les films de cette époque ont cependant pour point commun d'être réalisés exclusivement à l'intention de l'Amérique blanche, sans le moindre souci du public noir.

Une manne commerciale à exploiter

Hollywood prendra tardivement conscience que les Noirs représentent un potentiel commercial non négli-



Peu d'artistes noirs américains sont parvenus à s'imposer par le cinéma. Avant l'émergence d'une jeune garde représentée par Spike Lee, leur présence s'est surtout limitée à la musique de film.



◀ Louis Jordan célèbre la victoire américaine dans le film « Follow The Boys ».

▼ « Superfly », l'un des grands succès du cinéma noir des années 70. Curtis Mayfield en a composé la BO.

geable. De petites sociétés de production noires comme celle du réalisateur Oscar Micheaux ont, certes, tenté de s'implanter au lendemain de la Première Guerre mondiale, mais il faudra attendre le début des années 70 pour voir apparaître un véritable cinéma afro-américain.

Le triomphe des *blaxploitation movies* (films exploitant le « filon » noir) survient alors avec *Shaft* et *Superfly*, longs métrages policiers qui caricaturent largement le ghetto en donnant au héros l'image d'un macho débrouillard évoluant dans un univers urbain où sexe, drogue et prostitution règnent en maîtres, le tout sur fond de musique soul.

Depuis une dizaine d'années, l'apparition de jeunes réalisateurs militants comme Mario Van Peebles, John Singleton et Spike Lee, entre autres, rétablit quelque peu l'équilibre en faisant découvrir

à l'Amérique blanche de manière plus réaliste la vie quotidienne de la communauté noire.

La musique noire investit les films américains

Par le biais du cinéma, le jazz et le rhythm'n'blues ont beaucoup contribué à populariser la culture noire. La vague du rock'n'roll a amplifié ce mouvement, permettant à des nouveaux venus comme Chuck Berry et Fats Domino de se faire connaître de la jeunesse rebelle des années 50. Dix ans plus tard, c'était au tour de B.B. King de composer pour le cinéma, avant que la musique soul d'Isaac Hayes et de Curtis Mayfield ne participe largement au succès des *blaxploitation movies* de la décennie 70.

Aujourd'hui encore, le rhythm'n'blues et le jazz sont à la base de nombreuses bandes originales de films, tandis que les productions biographiques comme

Bird de Clint Eastwood et *Lady Sings The Blues* confirment l'impact de la musique populaire noire sur l'industrie cinématographique américaine.



◀ Oscar Micheaux, l'un des premiers producteurs et réalisateurs noirs.



- 1908** Naissance de Louis Thomas Jordan, le 8 juillet, à Brinkley (Arkansas).
- 1923** Engagement au sein des Rabbit Foot Minstrels.
- 1932** Jordan s'installe à Philadelphie où il est engagé par le trompettiste Charlie Gaines.
- 1934** Premier enregistrement au sein de la formation de Gaines avec Louis Armstrong.
- 1936** Chick Webb l'engage dans son big band. L'année suivante, Jordan enregistre avec Ella Fitzgerald, vocaliste attirée de Chick Webb.
- 1938** Débuts comme leader, au Elk's Rendez-Vous, à la tête des Tympany Four qui deviennent bientôt les Tympany Five.
- 1941** Enregistre pour Decca sous la direction artistique de J. Mayo Williams. Premier grand succès commercial avec *I'm Gonna Move To The Outskirts Of Town*.
- 1945** Fin de la guerre. Jordan est plus populaire que jamais, grâce à des titres comme *Caldonia* et *Mop Mop*.
- 1947** Lors d'une scène de jalousie, sa femme le poignarde et le blesse très grièvement.
- 1950** Nouveaux enregistrements avec Ella Fitzgerald et Louis Armstrong.
- 1953** Decca ne renouvelle pas son contrat.
- 1962** Après dix années difficiles, il est invité à se produire en Grande-Bretagne avec l'orchestre de Chris Barber.
- 1967** Trois grandes tournées et plusieurs enregistrements réussis marquent cette période de la vie de Jordan.
- 1973**
- 1975** Jordan décède d'une crise cardiaque le 4 février.

La première superstar du rhythm'n'blues

**L'impact considérable
de ce showman exceptionnel
sur la communauté afro-américaine
ne s'estompera qu'avec
la venue du rock'n'roll.**

Lest souvent ardu de comprendre ce qui a pu faire naître la fibre musicale chez un artiste. Ce n'est pas le cas pour Louis Jordan, qui a clairement hérité de son père une passion précoce pour la scène. Musicien de talent, formé à l'école du célèbre W.C. Handy, James Jordan pratiquait indifféremment le tuba ou le cornet au sein de la fanfare de Brinkley. C'est dans cette petite ville de l'Arkansas, à mi-chemin entre Little Rock et Memphis, que Louis Thomas Jordan a vu le jour le 8 juillet 1908. Très tôt, il est fasciné par les cuivres brillants et les uniformes des musiciens du Brinkley Brass Band, avec lesquels il fera d'ailleurs ses premiers pas.

Formé dans les théâtres ambulants

Jordan a 18 ans lorsqu'il se joint en qualité de clarinetiste à la troupe itinérante des Rabbit Foot Minstrels, découvrant enfin la réalité du show-business. La

force de cette formation tient au fait que la plupart de ses musiciens sont capables de jouer de plusieurs instruments. Or, Jordan avait déjà des vues sur le saxophone alto avant qu'une rencontre fortuite avec Lester Young achève de le convaincre. C'est donc un altiste que débauchera, deux ans plus tard, le Silas Green Show, autre spectacle ambulant qu'il quitte quelques mois plus tard pour se marier.

Lorsque l'Amérique entre dans la crise, en 1929, Jordan travaille depuis





quelque temps déjà à El Dorado (Arkansas) puis à Hot Springs – une ville thermale où viennent se reposer les grands parrains de la pègre américaine, dont Al Capone et son frère Ralph. Le saxophoniste y passe deux saisons, jusqu'à ce qu'un client originaire de Philadelphie lui conseille de tenter sa chance dans l'est du pays. Son mariage n'ayant pas été un succès, il décide de partir pour la Pennsylvanie en compagnie d'une danseuse, qu'il épouse en 1932.

Au contact des grands musiciens de jazz

Philadelphie dispose d'un réservoir important de jazzmen de talent. Jordan parvient pourtant à s'y faire connaître grâce à l'appui de Charlie Gaines. L'orchestre du trompettiste jouit en effet d'une réputation solide qui lui vaut l'honneur d'accompagner Louis Armstrong en studio, puis en tournée. Jordan, qui vient de rejoindre l'orchestre, va ainsi côtoyer les plus

grands : Fats Waller, Cab Calloway et Bessie Smith, pour ne citer qu'eux.

Sa position au sein de l'orchestre de Gaines se trouve renforcée après ses débuts comme chanteur sur disque, en 1934, avec une composition de son lea-

« En fait, le rock'n'roll n'est que l'imitation par les Blancs du rhythm'n'blues noir. »

Louis Jordan

der intitulée *I Got Ants In My Pants*. Le 78 tours se vend si bien que Jordan envisage de s'établir à New York pour y faire carrière. Deux ans plus tard, la chance lui sourit à nouveau car Ralph Cooper, qui dirige l'orchestre maison de l'Apollo, au cœur de Harlem, lui offre une place au sein de sa formation. Excellent chanteur et altiste confirmé, Jordan est aussi un showman exubé-

rant qui sait amuser le public. Il se fait très vite remarquer par Chick Webb qui dirige l'une des formations les plus en vue de l'époque. Lorsqu'il ne se produit pas au Savoy Ballroom, l'orchestre effectue des tournées dans les grands théâtres noirs du pays. Webb rémunère bien ses accompagnateurs, et Jordan a l'impression d'avoir le monde à ses pieds. L'impression ne fait que se confirmer lorsqu'une jeune chanteuse nommée Ella Fitzgerald vient se joindre à l'orchestre, avec laquelle il file le parfait amour. Leur entente est également musicale, au point qu'ils enregistrent ensemble à plusieurs reprises en 1937.

Le tournant musical

Jordan juge qu'il dispose enfin d'un bagage musical suffisant pour monter sa propre formation. Le Elk's Rendez-Vous, à Harlem, cherche justement un orchestre et il parvient à y faire engager en août 1938 son petit quartette, baptisé le Tympany Four, qui obtient immédiatement un succès retentissant. En quelques semaines, son groupe s'agrandit pour devenir le Tympany Five, tandis que

◀ Charlie Gaines et ses musiciens. Membre de l'orchestre de Gaines, Jordan va pouvoir accompagner Fats Waller et Bessie Smith.

▼ Les Jordanettes, choristes et danseuses de Jordan.



◀ Jordan, un musicien du rhythm'n'blues qui crève l'écran.

◀◀ Brinkley (Arkansas), la ville natale de Louis Jordan.

JIVE Ce mot, très certainement hérité d'un terme africain, désigne l'argot des Noirs américains. Le jive est un langage très imagé, fonctionnant beaucoup par allitérations, qui a inspiré de nombreux chanteurs, parmi lesquels Louis Armstrong et Louis Jordan.



▲ Le grand orchestre de Chick Webb. On reconnaît le leader, au centre, et Louis Jordan, agenouillé, à droite.

► Louis Jordan et ses musiciens en répétition.

le producteur J. Mayo Williams négocie un contrat d'enregistrement avec la firme Decca dès le mois d'octobre.

Williams va jouer un rôle essentiel dans l'évolution du style de Jordan, le poussant à incorporer plusieurs titres de blues pur à son répertoire. La séance de 1940 dont est issu *Hard Loving Blues* consacre pleinement ce mariage du blues et du jazz, et annonce le rhythm'n'blues. *A Chicken Ain't Nothing But a Bird*, autre étape d'importance dans la carrière de Jordan, développe

le concept du shuffle, mélange subtil de l'harmonie du blues et d'un rythme incitant à la danse. Mais la réussite commerciale viendra avec une autre chanson, empruntée au répertoire de Casey Bill Weldon, *I'm Gonna Move To The Outskirts Of Town*. A ce hit considérable succéderont durant les dix années suivantes de nombreux best-sellers : *Five Guys Named Moe*, *Is You Is Or Is You Ain't*, *Caldonia*, *Ain't Nobody Here But Us Chickens*, *Saturday Night Fish Fry*...

La consécration

Les tubes se suivent sur Decca et les théâtres et les grands clubs de l'Amérique noire solliciteront de plus en plus le groupe de Jordan. Lors de l'une de ces tournées, il fera la connaissance d'un autre spécialiste du saxophone alto, Charlie Parker, qui se produit dans l'orchestre d'Earl Hines aux côtés du trompettiste Dizzy Gillespie. Jordan bénéficie tout au long de cette époque des conseils avisés de Berle Adams, un excellent manager qui va lui ouvrir les portes du monde de la publicité et du cinéma.

Avec la réussite spectaculaire de la chanson *Caldonia* en 1945, les Tympany Five s'étoffent et passent de cinq

à sept musiciens, sans que le nom de l'orchestre soit modifié pour autant. Jordan peut alors recruter les meilleurs accompagnateurs, en particulier le pianiste Wild Bill Davis qui remplira plusieurs années durant les fonctions d'arrangeur, avant de céder la place à Bill Doggett. Lorsque ce dernier quitte lui-même l'orchestre pour faire la carrière que l'on sait, c'est à Maxwell Davis que Jordan s'adresse pour assurer les arrangements de ses compositions. Car le saxophoniste sait s'entourer des meilleurs musiciens. Le rythme de ses succès ne fléchit pas. Bien au contraire, *Choo Ch'Boogie* atteint le chiffre record de deux millions d'exemplaires vendus, bientôt suivi par *Let The Good Time Roll*.

Eclipsé par le rock'n'roll

Si, d'un point de vue artistique, aucun nuage ne vient obscurcir le ciel, tout ne va pas pour le mieux dans la vie



personnelle de Jordan. Il échappe de peu à la vengeance d'une épouse jalouse, triste épisode qui ne sera que le premier signe d'une longue suite de difficultés. C'est tout d'abord Berle Adams qui décide en 1950 de se retirer des affaires. L'année suivante, Jordan essuie un échec relatif lorsque le big band qu'il s'est finalement résolu de monter ne rencontre pas le succès



► « *Caldonia* », l'un des plus grands succès du musicien-acteur.

escompté. Apparaissent ensuite des problèmes de santé qui forcent le saxophoniste à ralentir son rythme de travail.

Tout n'est pourtant pas négatif au cours de cette période, comme le prouvent les superbes enregistrements que Jordan réalise avec Ella Fitzgerald, puis avec Louis Armstrong. Mais le véritable choc survient à la fin de 1953, lorsque la compagnie Decca décide de ne pas renouveler son contrat pour mieux se consacrer au succès d'un nouvel artiste, Bill Haley. L'irruption du rock'n'roll sera fatale à Jordan, alors même qu'il a contribué à sa naissance. Les Tympany Five continuent de travailler sur les plus grandes scènes américaines, à Chicago, New York ou Las Vegas, mais sur les disques la magie semble s'être évanouie. Aladdin, RCA, Mercury et Tangerine (la firme de Ray Charles) tentent tour à tour de ranimer la carrière de Jordan sans y parvenir.

La reconnaissance internationale

En 1960, le saxophoniste s'installe à Los Angeles. Divers problèmes financiers dus à son instabilité conjugale et

à ses démêlés avec le fisc l'obligent à dissoudre son orchestre et à se produire avec des formations de rencontre, sur scène comme à la télévision où il est l'invité d'un animateur, un certain Ronald Reagan.

La nouvelle décennie apporte cependant son lot de consolations. Jordan effectue une tournée en Angleterre fort réussie avec le soutien de l'orchestre de

« Je dois bien reconnaître que ce showman hors pair reste l'un de mes maîtres à penser. »

Ray Charles

son ami Chris Barber, à laquelle succèdent deux séries de concerts en Asie. George Wein, organisateur des festivals de Newport et de Nice, fera preuve également d'une fidélité à toute épreuve. Grâce à lui, Jordan se produit pour la première fois depuis longtemps à New York en 1973, avant de partir pour Berlin. Sur le chemin du retour,

UNE VIE CONJUGALE MOUVEMENTÉE

Au cours de son existence, Jordan s'est marié à cinq reprises, de façon plus ou moins heureuse. L'épisode le plus tragique survient en janvier 1947. On voit alors souvent Jordan en compagnie d'une jeune danseuse. Ce qui n'est pas du goût de son épouse légitime, qui finira par le blesser grièvement à coups de couteau au cours d'une crise de jalousie.

il s'arrête à Paris le temps de graver un très bel album proposant des reprises éblouissantes de ses plus grands hits.

Son succès en Europe lui sera très bénéfique, y compris aux Etats-Unis où le grand public semble enfin décidé à lui rendre l'hommage qu'il mérite. En 1974, il est invité à se produire pendant quatre mois dans l'un des plus grands hôtels de La Nouvelle-Orléans ; il en profite pour apporter son soutien en studio au trompettiste de jazz Wallace Davenport. Une nouvelle tournée de concerts est prévue pour l'été 1975 grâce à George Wein qui voudrait le faire connaître au public de la Grande Parade du jazz à Nice, mais Jordan décède d'une crise cardiaque le 5 février, avant d'avoir pu renouer pleinement avec le succès.



◀ Louis Jordan président ! L'humour et la dérision se retrouvent dans la musique et les shows du chef d'orchestre.

L'humour joint à l'éloquence

► A la tête des *Tympany Five*, le saxophoniste alto a créé une musique qui annonçait les années glorieuses du rhythm'n'blues.

Louis Jordan a tenu la vedette auprès du public des ghettos et des campagnes, au cours de l'une des décennies les plus importantes de l'histoire de la musique populaire noire aux Etats-Unis. Tout au long des années 40, ses enregistrements se sont vendus par millions et ont envahi les juke-boxes, tandis que ses apparitions sur scène déclenchaient partout des émeutes semblables à celles que provoqueront des groupes comme les Beatles. Alors que le swing des big bands commençait à perdre de son audience, Jordan a contribué à lancer la mode des

CALYPSO

Ce style originaire des Caraïbes s'est développé dans l'île de la Trinité avant de s'implanter aux Bahamas et à la Jamaïque. Danse à deux temps, sensuelle et chaloupée, le calypso a été popularisé par Louis Jordan puis a trouvé une nouvelle jeunesse au milieu des années 50 grâce à Harry Belafonte.



Refusant de se laisser enfermer dans des catégories musicales, Louis Jordan a créé un style original annonciateur du rhythm'n'blues.

petites formations de rhythm'n'blues, annonçant ainsi le phénomène du rock'n'roll.

Un pionnier aux goûts éclectiques

Son style tire son originalité du curieux mélange dont il est composé. Formé au sein des Rabbit Foot Minstrels, le saxophoniste a tiré parti de la tradition théâtrale noire du « vaudeville », à laquelle il a su allier sa connaissance profonde du blues, du jazz, du boogie-woogie et même de la musique country des populations rurales blanches du Sud. Par la suite – et avant que le mouvement bebop ne nous rende familiers les rythmes latino-américains –, Jordan a fait œuvre de pionnier en intégrant à son répertoire des éléments de musique calypso.

Mais son extraordinaire réussite n'est pas exclusivement musicale. Sa popularité s'explique aussi par sa capacité à amuser le public. A la tête de ses *Tympany Five* tous impeccablement vêtus de smokings rutilants, Jordan multipliait les mimiques drôles et les effets de gestes comiques, tandis qu'un groupe de danseuses et de choristes accortes, les *Jordanettes*, pimentait son show d'une touche sexy. L'absence totale de vulgarité de ses spectacles a su lui attirer les faveurs de la bourgeoisie noire comme du public blanc.

Virtuose du saxo alto

Ses qualités de showman ne doivent pas faire oublier son apport capital dans la façon d'aborder le saxophone alto. Ce virtuose savait imposer une mélodie en



◀ Ray Charles, enfant spirituel de Jordan.

AFFINITÉ Les musiciens qui se réclament de l'influence de Jordan pourraient figurer dans un « Who's Who » du rhythm'n'blues. On y trouve aussi bien Chuck Berry, Fats Domino, Ray Charles et Bo Diddley que Freddy King, Little Milton et Screamin' Jay Hawkins. Quant à B.B. King, il n'a jamais caché son admiration inconditionnelle pour le saxophoniste en incorporant à son répertoire ses plus grands standards, de *Let The Good Time Roll* à *Caldonia*, en passant par *How Blue Can You Get*.

Le nombre impressionnant d'artistes dont il a été le modèle ne doit cependant pas faire oublier la dette qu'il a lui-même contractée vis-à-vis de certains de ses pairs, comme

Casey Bill Weldon à qui il doit son premier grand succès commercial, *I'm Gonna Move To The Outskirts Of Town*.

Considéré comme un artiste de la vieille école, William Weldon est en réalité plus jeune que Jordan, puisqu'il a vu le jour en 1909, à Pine Bluff, Arkansas – à peu de distance de la ville natale de son émule. Marié quelque temps à la chanteuse Memphis Minnie, Weldon a fait ses débuts sur disque au sein du Memphis Jug Band en 1927, avant de s'installer à Chicago. Dès son arrivée dans la Windy City, il va s'imposer comme l'un des grands représentants du style de guitare slide. Surnommé le « sorcier de la guitare hawaïenne », il enregistre abondamment sous son nom, poursuivant une carrière parallèle avec les Hokum Boys aux côtés de Big Bill Broonzy.

En dépit de sa popularité, et alors que deux de ses compositions, reprises avec succès par Louis Jordan, lui assurent des droits d'auteur confortables, Bill Weldon disparaîtra mystérieusement de la scène du blues à la veille du second conflit mondial. Si certains historiens pensent avoir retrouvé sa trace à Detroit vers 1970, personne ne sait vraiment ni où ni comment s'est achevée la vie de ce bluesman de grand talent.



◀ Une des seules photos de Casey Bill Weldon à qui Jordan dut son premier succès, « *I'm Gonna Move To The Outskirts Of Town* ».

quelques phrases courtes et rythmées. « Louis Jordan a été le véritable lien entre le jazz et le blues », déclarait récemment Sonny Rollins. Art Pepper et Sonny Stitt ont également dit avoir beaucoup appris de la volubilité instrumentale du créateur de *Caldonia*. Quant à Charlie Parker, il ne faisait pas mystère de son amitié pour Jordan. De tels hommages à une personnalité de la musique sont rares de la part de jazzmen. L'alto a pourtant fini par contribuer à éclipser Jordan. Car, avec le rock'n'roll, qui s'est d'ailleurs emparé de ses innovations, la guitare électrique a détrôné le saxophone. Il aura fallu attendre le récent renouveau du rhythm'n'blues pour que Jordan retrouve la place d'honneur qu'il mérite dans l'histoire de la musique noire.

Small Town Boy

La musique de Jordan mélange avec bonheur blues, jazz et swing. Préfigurant le rock'n'roll, elle a su, par sa diversité et son originalité, trouver un public bien au-delà de la communauté noire américaine.

1 *Is You Is Or Is You Ain't My Baby*

Avec plus d'un million d'exemplaires vendus à sa sortie en 1944, c'est l'un de ses cinq plus grands succès commerciaux. Jordan explique comment l'idée du titre lui est venue : « Dans un club de Milwaukee où je jouais, il y avait ce type blanc, contrefait et bossu, qui venait chaque soir nous écouter jouer, toujours avec la même fille. Et à chaque fois qu'elle adressait la parole à quelqu'un d'autre, il se fâchait et lui disait : "Is you is or is you ain't my baby ?" (T'es ma copine ou t'es pas ma copine ?) L'expression m'a plu, je l'ai adoptée, et il m'a proposé d'en faire une chanson. »

2 *(I'm Gonna Move To The) Outskirts Of Town*

Cette composition de Casey Billeldon (qui en avait gravé la version originale en 1936) a donné à Louis Jordan son premier best-seller au début de 1942. Quelques mois plus tard, Jimmie Lunceford en proposait une reprise qui allait se hisser à la douzième place des hit-parades du magazine *Billboard*, tan-

dis que Big Bill Broonzy et Jimmy Rushing s'en emparaient à leur tour peu après. Ce blues, qui traite avec humour des déboires d'un couple du ghetto, rencontra tout naturellement l'adhésion du public urbain.

3 *Five Guys Named Moe*

Coécrit par le pianiste Jerome Bresler et le parolier Larry Wynn, ce très enlevé *Five Guys Named Moe* permettait aux Tympany Five d'exécuter sur scène un petit numéro comique. D'un point de vue historique, c'est surtout le solo instrumental de Jordan qui est remarquable, car il a influencé tous les saxophonistes de rhythm'n'blues qui lui ont succédé.

4 *You Can't Get That No More*

Avec beaucoup d'humour, Jordan conte les mésaventures d'un citoyen respectable, confronté aux difficultés dues à la guerre : la nourriture est rationnée, les hommes sont mobilisés, et les filles ont acquis leur indépendance à force de prendre la place des hommes à l'usine.

5 *Deacon Jones*

L'un des personnages les plus importants de l'univers noir est celui du *deacon*, le diacre qui assiste l'officiant dans les églises protestantes. En son absence, c'est un Louis Jordan très truculent qui prend sa place et délivre un sermon peu orthodoxe à ses ouailles.

6 *Toodle-Loo On Down*

Après avoir enregistré avec les orchestres de Charlie Gaines et de Chick Webb, Louis Jordan est entré dans l'écurie de la marque Decca en 1938. Sous la direction artistique du producteur J. Mayo Williams, il grave à la fin du mois de décembre de cette même année une poignée de titres dont ce *Toodle-Loo On Down* est le premier. Considéré alors comme un instrumentiste, Jordan a laissé au chanteur R. Sturgis le soin de prendre le micro.

7 *Barnacle Bill The Sailor*

Extrait de la même séance que la plage précédente, ce *Barnacle Bill The Sailor* permet à Jordan de s'exprimer non seulement à l'alto, mais également au saxophone baryton et à la clarinette, dans un registre où transparait l'influence de Benny Carter. Par son ambiance comique, ce titre fait immanquablement penser aux dessins animés hollywoodiens.

8 *Honeysuckle Rose*

Sur cette reprise de la composition de Fats Waller et d'Andy Razaf, Jordan brille par la clarté lumineuse de sa diction et sa maîtrise du swing vocal.

9 *Fore Day Blues*

Pour la première fois de sa carrière en studio, Jordan chante le blues qui va bientôt devenir, sous l'impulsion de J. Mayo Williams, la pierre angulaire de son style.

10 I'm Alabama Bound

Jordan fait preuve, sur cette pièce rapide, d'une maîtrise vocale remarquable. On notera également le superbe travail rythmique du batteur Walter Martin qui « négocie » en douceur un changement de tempo sur les ultimes mesures.

11 Somebody Done Hoodooed The Hoodoo Man

Jordan cherchait encore sa voie en mars 1940 lorsque fut gravé ce titre. En effet, il tente ici de plaire aux amateurs de jazz dansant comme au public des variétés, alternant ponts instrumentaux et couplets pleins d'humour sur le « hoodoo man », le charlatan vaudou.

12 After School Swing Session

Sous-titré *Swinging With Symphony Sid*, cet hommage s'adresse à un animateur radio du Bronx dont les émissions étaient destinées aux adolescents.

13 Never Let Your Left Hand Know What Your Right Hand's Doin'

Jordan reprend un dicton répandu au sein de la communauté noire : « La main droite ne doit rien savoir de ce que fait la gauche »... si l'on tient à préserver sa tranquillité.

14 Waiting For The Robert E. Lee

Avec beaucoup d'ironie, Jordan interprète cette composition populaire de 1912 qui évoque « le bon vieux temps » dans le Sud, quand les oncles Tom et les opulentes mamas noires attendaient en dansant l'arrivée du *Robert E. Lee*, bateau à roue à aubes chargé de balles de coton.

15 A Chicken Ain't Nothing But a Bird

Cette plage marque un tournant dans la production de Jordan. Pour la première fois, il aborde le genre musical qui fera sa gloire, le shuffle – proche cousin du boogie-woogie.

16 T-Bone Blues

Ce *T-Bone Blues* a été gravé en janvier 1941 en hommage au guitariste T-Bone Walker. Le piano d'Arnold Thomas contribue à créer l'atmosphère envoûtante de ce thème, derrière l'alto et la trompette wah-wah.

17 Saint Vitus Dance

Lors de cette séance d'avril 1941, Jordan confirme son engouement pour le rythme du shuffle, parfaitement adapté

à cette « danse de Saint-Guy » qui met en valeur la trompette de Freddie Webster (l'un des inspirateurs de Miles Davis).

18 Small Town Boy

Small Town Boy a été emprunté au contrebassiste des Tympany Five, Dallas Bartley. Contrairement à son habitude, Jordan laisse son saxophone pour le chant, ce qui donne toute latitude à Eddie Roane de broder des phrases mélancoliques à la trompette.

▼ Jordan, l'heureux leader des Tympany Five.



Rabbit Foot Minstrels

Louis Jordan a été formé à l'école du « vaudeville ». Les Rabbit Foot Minstrels furent les premiers représentants de ce théâtre ambulant noir.

L'histoire des « Ménestrels de la patte de lapin » a commencé en 1900 lorsqu'un promoteur de Floride, Pat Chapelle, a décidé de monter un spectacle intitulé « A Rabbit's Foot ». Ce spectacle réunissait quelque 50 acteurs et une fanfare. Les Rabbit Foot Minstrels ont acquis une popularité considérable dans les Etats du Sud jusqu'au début des années 30, jouant chaque soir sous chapiteau pour un auditoire noir, rural et enthousiaste.

Chapelle a passé la main en 1911, vendant son spectacle pour une somme confortable à Fred Wolcott, propriétaire des cirques et carnivals qui portaient son nom. En dépit du fait qu'il était blanc, Wolcott a poursuivi la politique de son prédécesseur, en ayant, de plus, l'idée de présenter des chanteuses spécialisées dans un répertoire de blues – un genre popularisé par des compositeurs semi-classiques comme W.C. Handy. C'est ainsi que les premières *classic blues singers*, Ma Rainey, Ida Cox et Bessie Smith, et plus tard Ethel Waters et Chippie Hill, se sont rendues célèbres au sein de leur communauté.



Lorsque Jordan est entré dans la troupe des Minstrels en 1923, le théâtre avait peu à peu cédé la place à la comédie musicale. Les publicités de Wolcott vantaient les « High Brown Chorus Girls », des beautés à la peau dorée qui tentaient de recréer l'atmosphère de Broadway. « On se produisait surtout dans le Sud, du Texas à la Floride et de La Nouvelle-Orléans à Saint Louis, racontait Jordan. On

voyageait par le train et on avait notre propre wagon pour le chapiteau. Une fois qu'il était installé, on organisait une parade en ville, puis on donnait une représentation avant de repartir le lendemain pour la ville suivante. J'étais payé 17 dollars, nourri et logé, mais comme le spectacle se terminait tous les soirs vers 11 heures, on avait encore le temps de jouer dans les clubs locaux pour se faire plus d'argent. »

► Les spectacles de « vaudeville », et notamment ceux des Rabbit Foot Minstrels, ont lancé nombre d'artistes noirs, dont le compositeur de « Small Town Boy ».